

Allocution de Mme Marguerite Harl, présidente

Marguerite Harl

Citer ce document / Cite this document :

Harl Marguerite. Allocution de Mme Marguerite Harl, présidente. In: Revue des Études Grecques, tome 96, fascicule 455-459, Janvier-décembre 1983. pp. 23-30;

https://www.persee.fr/doc/reg_0035-2039_1983_num_96_455_1351

Fichier pdf généré le 18/04/2018

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 22 JUIN 1983

ALLOCUTION DE M^{me} MARGUERITE HARL

PRÉSIDENTE DE L'ASSOCIATION

MES CHERS COLLEGUES,

En portant l'an dernier un patrologue à votre présidence, vous avez accepté le risque d'entendre aujourd'hui un discours où les références à la Bible et aux Pères de l'Église remplaceront ces ornements de l'éloquence universitaire que sont quelques vers d'Homère, d'Euripide ou de Théocrite : la littérature biblique et patristique, peut-elle inspirer une allocution pour notre association d'encouragement aux Études Grecques ? Je me suis rassurée en pensant que la variété des compétences de nos présidents successifs fait justement le charme et la force de notre Association. Tout comme les archéologues, les épigraphistes, les paléographes, les papyrologues ou les historiens, un patrologue peut lui aussi montrer l'amour et la défense du grec dans son domaine, car nous sommes tous des « philologues ».

C'est précisément le titre dont s'honoraient quelques écrivains chrétiens du IV^e siècle, — Basile de Césarée et les deux Grégoire, de Nazianze et de Nysse —, qui donnaient à ce nom le double sens correspondant à leur double culture : ils aimaient le *logos* des Grecs, parce qu'ils étaient des lettrés formés à la culture classique ; ils aimaient le *logos* divin, qu'ils découvraient dans leurs Écritures sacrées, la Bible : une Bible, rappelons-le, traduite en grec, la version des Septante.

Ces grands orateurs peuvent me servir de modèle, au moment où j'entreprends de faire la commémoration de ceux qui nous ont quittés au cours de ces derniers mois, car ils ont eux-mêmes pratiqué le genre de l'éloge, s'autorisant pour le faire d'un verset qu'ils empruntaient aux *Proverbes* de Salomon : *μνήμη δικαίων μετ' ἐγκωμίων*, « la commémoration des justes se fait avec des éloges ». Leurs « justes » étaient leurs pères dans la foi ; nos « justes » sont ceux qui nous ont précédés, et souvent guidés, dans le dévouement à la cause de l'hellénisme.

Mes auteurs de référence m'invitent d'abord à un aveu d'incompétence et comme eux je répèterai les mots que prononça Moïse lorsqu'il entendit une voix lui donner l'ordre d'exhorter le peuple hébreu à se libérer de l'esclavage d'Égypte : « je t'en prie, Seigneur, je ne suis pas capable, ἰσχνόφωνος καὶ βραδύγλωσσος ἐγὼ εἰμι, ma voix est faible et ma langue est lente ».

Comme eux j'imiterai l'homme pauvre qui, faute de beaux vêtements, va en emprunter à un plus riche, pour contribuer dignement à l'éclat d'une fête. Mon vêtement de fête sera une citation : quelques versets du livre grec du Siracide, plus aptes que mes propres paroles à introduire le souvenir de nos morts. « Faisons l'éloge des hommes illustres », dit le Siracide, et il ajoutait :

« C'étaient des hommes renommés pour leur puissance,
des conseillers par leur intelligence...,
des guides du peuple par leurs conseils,
par leur intelligence à instruire le peuple,
par les sages discours de leur enseignement.
Ils inventaient des chants mélodieux
et mettaient par écrit des récits poétiques.
(.....)
À jamais durera leur descendance
et leur gloire ne sera pas effacée.
Leur corps ont été ensevelis dans la paix
et leur nom vit pour les générations.
Les peuples raconteront leur sagesse
et l'assemblée annonce leur louange ».

Le Père Festugière était l'un des membres les plus illustres de notre Association, à laquelle il appartenait depuis 1927. Il est mort pendant les vacances de l'été dernier, le 13 août 1982. Né à Paris en 1898, entré à l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm en 1918, il en était sorti agrégé des Lettres en 1920 et fut alors membre des Écoles françaises de Rome et d'Athènes. Un bouleversement changea sa vie en 1923. Il a raconté lui-même qu'au cours d'un séjour à l'Abbaye de Maredsous il ressentit brusquement, en quelques minutes, la force irrésistible d'un appel à se consacrer à la vie religieuse. Il entra dans l'ordre des Dominicains. Cependant, il poursuivait ses études de grec et de philosophie (son premier article, sur Platon, date de ces années là et, après une année passée à l'École Biblique de Jérusalem, commence à donner des cours et à publier divers articles. En 1932 paraissait son premier grand ouvrage, *L'idéal religieux des Grecs et l'Évangile*, qui eut un retentissement important. Il posait les termes d'un problème auquel le Père Festugière allait réfléchir tout au long de sa vie : comment peut-on décrire et interpréter la rencontre de la sagesse grecque et du message tout différent du Christianisme ? L'hellénisme peut-il être considéré comme une sorte de préparation à l'Évangile ? Pour ceux d'entre nous qui faisaient leurs études supérieures dans les années suivantes ce livre fut un appel à la recherche.

En 1936 le P. Festugière soutint ses deux thèses de Doctorat, sur Platon et sur Aristote, mais déjà il avait découvert, à la suite du grand savant Franz Cumont, ce qui allait devenir son nouveau champ de recherches pour une longue période, l'étude de la religiosité païenne tardive, fort négligée alors par la science française. Entre 1944 et 1954, il publie ses quatre tomes de *La révélation d'Hermès Trismégiste* en même temps que les quatre volumes,

dans la Collection des Universités de France, des écrits de l'hermétisme : une somme considérable de science. Élu en 1943 comme Directeur d'études à l'École Pratique des Hautes Études, en Sciences religieuses, il y enseigna pendant 25 ans, jusqu'en 1968, l'histoire de la philosophie grecque, sous la forme d'explications de textes, surtout de la tradition platonicienne. Pour la provinciale que j'étais arrivant à Paris peu avant les années 50, les séances du jeudi matin furent parfois une expérience éprouvante, tant l'érudition exigeante et vaste de notre maître se plaisait à accompagner ces textes rares et souvent étranges.

En 1958 le Père Festugière fut élu à l'Institut, dans l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres. En 1959 la publication de son gros ouvrage sur *Antioche païenne et chrétienne au IV^e siècle* marque un nouveau tournant dans l'orientation de ses travaux : il se consacre pour l'essentiel désormais à l'étude, et surtout à la traduction, d'ouvrages tardifs peu connus, pris parallèlement dans le paganisme (Artémidore, Aélius Aristide, Proclus, etc.) et dans le Christianisme (Vies de saints, Actes des conciles, livres de la Bible grecque des Septante, etc.). Jusqu'à ses derniers jours il travailla à la publication de ces volumes. Trois gros recueils avaient au cours des dernières années réuni chez l'éditeur Vrin ses principaux articles, sous des titres qui indiquent bien les principaux domaines de ses recherches : philosophie grecque, religion grecque, philologie grecque, et cela principalement pour les époques hellénistique et romaine. On est stupéfait par l'ampleur de l'œuvre, résultat d'un travail acharné, sans nulle relâche. Le Père Saffrey, qui conserve fidèlement l'œuvre et les archives de son maître, arrive au compte de 70 volumes et d'au moins 175 articles, sans compter les recensions, les cours et les nombreuses conférences données à l'étranger.

Car le Père Festugière avait acquis une position internationale de grand renom, qui se reflète dans les dédicaces de ses principaux ouvrages. Les noms de ses maîtres, amis ou collègues, ainsi inscrits par lui-même en première page, forment le panorama du secteur scientifique qu'il illustra lui aussi au cours de ces 60 dernières années. Qu'on en juge par ce premier relevé de quelques noms : entre 1920 et 1930, il dédie son étude sur Marsile Ficin à Étienne Gilson, sa thèse sur Platon à Louis Robin, son édition de *L'Ancienne médecine* d'Hippocrate à Paul Mazon. En 1942 il offre son petit livre sur la sainteté à son ami Georges Dumézil. De 1944 à 1954 ses quatre tomes de *La révélation d'Hermès Trismégiste* sont successivement dédiés à Franz Cumont, à l'École Normale Supérieure, à A. D. Nock et G. Theiler, et enfin à l'un de ses plus proches collègues, E. R. Dodds.

Il serait illusoire de croire qu'en quelques minutes peuvent être résumés ou simplement présentés les immenses travaux du P. Festugière. Permettez-moi de souligner seulement, de façon quelque peu personnelle, ce qui me semble l'apport de son œuvre pour ceux des hellénistes de notre génération qui se sont engagés à sa suite dans son domaine, ou dans des domaines voisins. Il nous a donné l'exemple d'une méthode, il nous a introduits dans un domaine, il nous a obligés à une problématique. La méthode est simplement celle de la philologie : le P. Festugière ne s'est jamais désintéressé de l'établissement et de la critique des textes, de la recherche du sens plénier des mots, de l'étude du style et des formes littéraires. On pourrait avec profit établir un index de tous les mots grecs dont il a précisé les usages dans la religiosité tardive et un catalogue de la phraséologie et des lieux communs de ce qu'il appelait, avec parfois trop de sévérité, la *koinè* philosophico-religieuse de l'époque

tardive. Le domaine qu'il a inlassablement fouillé était jusque là quelque peu en friche : il nous a appris l'intérêt d'œuvres jugées mineures, marginales, celles qui révèlent pourtant les mentalités d'une époque, les pratiques individuelles : la magie, l'interprétation des rêves, la foi dans les miracles, l'usage d'amulettes ou de formules de sortilèges, etc. Il y scrutait l'âme de l'homme grec au cours de cette époque d'angoisse décrite par Dodds, y découvrant le sentiment d'un vide. Cela ne l'empêchait pas de mettre aussi en lumière des doctrines, comme celle du « Dieu cosmique ». Il était surtout sensible aux aspirations des hommes de ce temps à la remontée vers un Dieu « inconnu », que seules quelques « têtes pensantes », comme il le disait d'Origène et de Plotin, tentaient d'entreprendre par l'effort philosophique, avec une interprétation mystique du platonisme. Mais surtout le P. Festugière n'a pas cessé de nous entraîner à poser les questions qui étaient déjà au cœur de son *Idéal religieux des Grecs et l'Évangile* : il était lui même partagé entre une admiration immense pour la sagesse des Grecs, leur culte de la raison et de la beauté, leur amour de la nature, et d'autre part la certitude que le Christianisme avait apporté quelque chose de tout à fait nouveau, irréductible à cette sagesse, puisque c'était la folie de la croix. Cette autre chose, il en avait lui-même une fois pour toutes entendu la prédication dans la première Épître de Paul aux Corinthiens : « quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas l'amour, je ne suis que bronze qui sonne ou cymbale qui retentit » (I Cor. 13, 1). Dans un de ses plus anciens articles, « Saint Paul à Athènes », il s'était demandé pourquoi Paul avait échoué devant les Athéniens, alors qu'il avait converti les Corinthiens. C'est, disait-il, qu'on ne peut apporter une sagesse à ceux qui en ont déjà une. Le Christianisme ne pouvait retenir l'attention des Grecs par l'annonce d'un nouveau système du monde, mais il répondait au vide qu'avaient creusé les temps de misère parce qu'il apportait l'expérience de l'amour. « S'il n'y avait eu cela, écrivait le P. Festugière (cela : c'est-à-dire l'expérience de l'amour du Christ et la volonté de constituer une communauté de charité), le monde serait encore païen. Et le jour où il n'y aura plus cela, le monde redeviendra païen ».

Cependant l'exemple de vie que donnèrent les moines d'Orient aux iv^e et v^e siècles, malgré des faits de sainteté, le laissait insatisfait. Sa sévérité à l'égard de ces hommes frustes, sales et ignorants fut sans doute injuste. Mais s'il leur reprochait leur anti-intellectualisme, c'est que pour lui la vie intellectuelle, loin d'être un obstacle à la recherche de Dieu, en était une des conditions. Non seulement cette culture, disait-il, purifie les passions de l'âme et permet d'éviter les erreurs les plus grossières sur le divin, mais ses exigences de travail favorisent le calme de l'âme, l'*hèsuchia*, lieu de la pensée de Dieu.

J'ai le sentiment d'avoir bien insuffisamment évoqué l'immense richesse des travaux du Père Festugière. Nos étudiants auront longtemps profité à lire ses éditions et ses études. Puissent-ils prolonger ainsi sa mémoire.

Nous avons appris la disparition du professeur William LAMEERE, mort le 5 octobre 1982. Notre collègue de Bruxelles était membre de notre Association depuis 1931 ; il en reçut le prix Zappas en 1938. Né en 1904 à saint Gilles-les-Bruxelles, il avait mené ses études supérieures de Lettres à Harvard, à Bruxelles et à Paris, à l'École Pratique des Hautes Études, dont il fut diplômé, en 1936. Il s'était alors orienté vers les études byzantines et publia, en 1937, une étude sur « la tradition manuscrite de la correspondance de Grégoire de Chypre patriarche de Constantinople (1283-1289) ». Pendant les années 1934-1938 il avait été membre de l'Institut belge de Rome et, de 1938 à 1940, membre

étranger de notre école d'Athènes. Sa carrière de professeur s'accompagna le plus souvent de tâches administratives importantes, notamment lorsqu'il dirigea, de 1954 à 1959, l'Académie belge de Rome. En 1960 il publia ses « Aperçus de paléographie homérique » : il s'agissait pour le savant professeur d'entreprendre, en commençant par 9 papyrus conservés à Gand, Bruxelles et Louvain, une révision de l'ensemble des papyrus de l'*Iliade* et de l'*Odyssee*. L'étude des écritures, des signes de ponctuation et d'accentuation, lui permettait de revoir les datations de ces témoins, entre le III^e siècle avant notre ère et le IX^e siècle après notre ère. Les études que le Professeur Lameere consacra par la suite à l'Empereur Marc Aurèle, ou au souvenir de son illustre compatriote Franz Cumont, témoignent de ses intérêts pour l'histoire des religions. D'autres travaux ont été interrompus par sa mort ; la publication d'un manuscrit inédit de la Bibliothèque de Chantilly et des recherches sur les parties chantées de la tragédie grecque.

A la fin de l'été dernier, nous avons appris la mort de Gabriel Rochefort. Gabriel Rochefort était membre de notre Association depuis 1945. Né à Paris le 2 septembre 1920, il avait fait ses études de lettres à la Sorbonne et fut professeur dans divers Lycées de province avant de l'être à Paris, au Lycée Honoré de Balzac, de 1956 à 1964. Parallèlement à cet enseignement, il s'était formé sous la direction d'Alphonse Dain à la paléographie grecque. Dès 1950 il avait publié une notice sur un manuscrit de Paris. Son maître l'avait orienté vers les auteurs du paganisme tardif. Il publia divers articles sur le traité « Des dieux et du monde » de Salloustios, avant d'en donner le texte grec, avec une traduction et des notes, en 1960, dans la collection des Universités de France. En 1961 il présenta une thèse de 3^e cycle, publiée en 1963 dans la même collection : quatre discours de l'Empereur Julien. Il avait le redoutable honneur de reprendre une édition laissée inachevée par le grand savant Joseph Bidez. La modestie de ses notes correspond à la difficulté de commenter des textes qui s'insèrent dans les courants complexes de la pensée philosophique au milieu du IV^e siècle. Dans sa brève introduction, Gabriel Rochefort soulignait que ces quatre discours, réunis de façon complète dans le seul *Parisinus graecus* 2964, forment « un ensemble cohérent de doctrines politiques, philosophiques et religieuses », correspondant à l'idéal de restauration de l'hellénisme de l'Empereur. Mais notre collègue était surtout connu des jeunes étudiants comme celui qui leur apprenait avec compétence et patience à déchiffrer l'écriture des manuscrits grecs. Nommé en 1964 maître assistant de philologie grecque à la IV^e section de l'École Pratique des Hautes Études, il les aidait dans leur apprentissage et les conviait à suivre son enquête sur l'évolution de l'écriture grecque. C'était là son domaine de recherche, en vue d'une thèse de doctorat, mais la mort a interrompu trop tôt l'élaboration de ce travail.

Marie-Aimée Bardolle, Maître-Assistant de grec à l'Université de Poitiers, membre de notre association depuis 1963, est morte brusquement en pleine activité, le 4 avril 1982, laissant d'immenses regrets chez ses étudiants et chez ses camarades du Séminaire de Patristique Grecque de la Sorbonne, dont elle était un des membres les plus fidèles et les plus actifs. Née dans le Limousin en 1923, elle avait fait ses études supérieures à Toulouse, puis à Lyon, enfin à Paris. Après avoir enseigné dans divers Lycées, agrégée de grammaire en 1956, elle entreprit la préparation d'un doctorat d'État en patristique grecque en 1962 et devint assistante de grec à Poitiers en 1964. Elle avait eu le souci de compléter sa formation d'helléniste dans le domaine tardif et oriental en apprenant le copte avec le P. Dubourguet et le syriaque avec le P. Graffin.

Son domaine de recherche était la démonologie dans la littérature monastique grecque du IV^e siècle. Elle s'attachait à comprendre certains récits de vie de moines et, en particulier, étudiait la figure de ce jeune moine Stagire, auquel Jean Chrysostome adressa un Discours parénétique pour tenter de le tirer d'une profonde dépression : une dépression que Jean Chrysostome attribue à l'intervention démoniaque, que le P. Festugière, lui, dans son livre sur Antioche expliquait par la contradiction et l'imprudence d'une vie ascétique vécue sans réelle vocation. Marie-Aimée Bardolle en étudiait les symptômes et, dans une communication qu'elle avait présentée à la Conférence internationale des Études patristiques d'Oxford, en 1979, établissait un parallèle entre les signes de cet état d'*athumia* et ceux du § 7 de la *Maladie sacrée* des écrits hippocratiques. Elle avait terminé la traduction du traité de Jean Chrysostome, que ses amis auront à cœur de publier. Nous avons beaucoup de tristesse d'avoir perdu une amie et une collaboratrice toute de finesse, de culture et d'amour de la vie.

La vie de notre Association a été scandée, cette année comme les autres, par nos séances mensuelles du lundi après-midi. Nous avons entendu des communications fort savantes, qui nous ont fait parcourir quatorze siècles d'hellénisme, depuis les vases de la fin du VII^e siècle jusqu'aux miracles des récits byzantins. Et encore Denis Kohler nous a-t-il entretenus d'un hellénisme plus vaste encore, celui dont Georges Seféris se faisait une grande idée, avec lyrisme et enthousiasme. Sur ces beaux vases, J. J. Maffre a étudié l'évolution des représentations d'Héraclès et d'Iolaos en présence de l'hydre : d'un schéma corinthien, où l'on voit l'épée dans la main d'Héraclès tandis que Iolaos tient une scie dentelée, la harpè, on passe à une nouvelle répartition des armes : Héraclès tient la harpè et Iolaos brandit un tison enflammé : la tête de l'hydre a-t-elle été coupée ou brûlée ? Madame Bader, en une autre séance, avait attiré notre attention sur l'œil du cyclope Polyphème : cet œil, nous dit-elle, n'est pas rond, mais brillant : « celui dont l'œil brillait voyait... ». Les théories grecques sur la vue, analogues, semble-t-il, aux théories indiennes sur le feu de l'œil, expliqueraient le rapport entre voir et briller. François Jouan, lui, nous promena parmi les étoiles, pour donner une interprétation des premiers vers d'Iphigénie à Aulis. Il a examiné pour nous le trajet de Sirius dans le ciel à la mi-août, alors qu'Orion et son chien courent après les Pleiades. Des étoiles nous sommes passés aux fleurs, le jour où Suzanne Amigues nous montra de remarquables photos de fleurs méditerranéennes, avec une compétence de botaniste que nous avons admirée, et en prouvant que, si Théophraste commit quelques erreurs, la plupart de ses descriptions sont fort exactes. Nos collègues historiens ont particulièrement contribué cette année à la science de nos séances. Pierre Carlier a analysé les règles de succession royale à Sparte, où il retrouve la règle que rapportait Hérodote : ce qui compte est le moment de la conception du fils dans la vie du père ; hérite celui qui est le premier-né après l'accession au trône. Paul Roesch nous fit part d'une découverte : il a pu identifier dans la rade de Skroponeri le lieu où la flotte d'Épaminondas put avoir sa base, avec assez d'espace pour la construction des trières et le dépôt des quantités de bois nécessaire. Alain Davesne et Olivier Masson nous montrèrent les graffiti déchiffrés sur les monnaies grecques d'époque ptolémaïque découvertes à Gülnar, et s'interrogèrent sur les circonstances qui expliqueraient que des propriétaires aient voulu ainsi marquer leur monnaie. Nous sommes allés à une époque beaucoup plus tardive, au VI^e siècle, lorsque Charles Pietri nous a parlé des relations complexes, à la fois politiques et religieuses, qui unissaient

Rome et Constantinople, par l'entremise de Boèce et de la famille des Anicii. A Constantinople aussi nous a conduits José Grosdidier de Matons, non plus dans la haute société impériale mais dans le petit peuple, celui que l'on découvre dans les récits de miracles du saint guérisseur Artémios. J'ai gardé pour la fin le rappel de la démonstration musicale que nous fit Annie Bélis : déchiffrant, pour la première fois au monde, le sens de lettres grecques réputées sans signification sur un vase représentant un joueur de trompette, elle nous prouva qu'il s'agissait d'une partition musicale et nous fit entendre le son de la trompette ainsi retrouvé. Ce fut un grand moment de nos séances.

Ces séances, vous le savez, doivent leur succès au travail associé des membres de votre Bureau, c'est-à-dire par dessus tout à celui de notre secrétaire général Jacques Jouanna, assisté de notre secrétaire adjointe, Madame Kovacs, de notre bibliothécaire, monsieur Losfeld, de notre trésorier, M. Aubonnet. La chance que j'ai eue, cette année, d'être votre présidente, m'a permis de mieux découvrir le dévouement amical de cette équipe. Mais notre secrétaire ne se contente pas de veiller à la bonne marche de notre Association. Il contribue lui-même de façon magistrale au progrès de nos études, comme en témoigne sa publication de cette année : l'édition dans la collection des Universités de France du traité des *Maladies II* d'Hippocrate, modèle du travail rigoureux de l'éditeur, du traducteur, du commentateur. Je souhaite un beau succès à son ouvrage, où l'on a plaisir à découvrir, à côté d'inquiétantes descriptions de maladies, les rassurantes recettes de toutes sortes de potages, décoctions ou autres gargarismes, à base d'ail, de menthe verte, de céleri, d'origan, de sauge, de mélérat, de laurier, de myrrhe, etc. (j'en passe), sans parler des délicieuses boissons de lait, de miel et de vin.

Le résumé succinct de nos travaux serait incomplet si je n'ajoutais la mention de ceux qui assurent la publication de notre Revue, et cela malgré des difficultés financières considérables. J'exprime notre reconnaissance à nos collègues François Chamoux et Jacques Bompaire, dont la compétence est si remarquablement efficace, ainsi qu'à leur secrétaire Madame Delobel.

La coutume veut que le Président, au moment de passer ses fonctions à son successeur, évoque quelque grand problème concernant les progrès des Études Grecques dans nos enseignements et nos recherches. Le nombre de nos nouveaux adhérents, une vingtaine en quelques mois, est encourageant. Nous les accueillons en leur rappelant un de nos vœux, qui d'ailleurs est explicitement inscrit dans le plan directeur du Centre National de la Recherche Scientifique : la tâche prioritaire est de faire connaître les textes. Il se trouve que, cette année, le programme de nos séances a surtout fait apparaître nos curiosités pour des problèmes techniques de la civilisation grecque : nous avons entendu parler d'optique, d'astronomie, de botanique, de constructions navales, de monnayage, de politique, de musique. Mais toutes ces communications supposaient l'étude des textes. Sans nul doute, une autre année, un plus grand nombre de communications porteront sur des problèmes de langue et de littérature. Il reste encore des textes grecs rares, peu ou mal connus, qui attendent dans les manuscrits le travail des paléographes, des éditeurs, des traducteurs, des commentateurs. Peut-être ces textes inédits, ou mal édités, sont-ils surtout d'époque tardive ? peut-être aussi sont-ils mineurs et marginaux ? ils n'en apporteront pas moins leur contribution à l'histoire des formes successives de la langue, de la littérature et de la civilisation grecques.

Au moment de céder la place sur l'estrade à notre nouveau président, notre collègue Georges Roux, je forme le vœu que tous nos travaux, dans quelque domaine de l'hellénisme qu'ils se situent, soient comme les cordes diverses d'un psaltérion, dont Origène disait que, pour qui sait en entendre la musique, elles produisent à elles toutes une seule harmonie. Que nos études diverses fassent résonner une seule musique, celle de l'hellénisme, cet instrument parfait et bien accordé dont nous jouons tous.